

COLLECTION DIASPORALES

*...parce que toute authenticité est un exil.*

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytounsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,  
UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Hourï Varjabédian,  
NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

Hamasdegh, LE CAVALIER BLANC

Vahé Oshagan, ONCTION

Aram Pachyan, AU REVOIR, PIAF

Vahé Berberian, AU NOM DU PÈRE ET DU FILS

Zareh Vorpouni, LE CANDIDAT

Meguerditch Margossian, SUR LES RIVES DU TIGRE

Nicolas Sarafian, TERRES DE LUMIÈRE

Jean-Baptiste Baronian, LE PETIT ARMÉNIEN

Mélinée Manouchian, MANOUCHIAN

Vahan Tékéyan, CÉSARÉE

Ovannès Bodossakis, PAKÈN

Zareh Vorpouni, ASPHALTE

Missak Manouchian, CARNETS

ARMEN LUBIN

# Un brin de cœur tendre

*Nouvelle traduite de l'arménien  
par Arpik Missakian*

*Préface de Henri Thomas*

*Suivi de :*

*Sans liens autour  
par Anouche Kunth*

Parenthèses

## ARMEN LUBIN (1903-1974)

Chahnour Kérestédjian naît le 3 août 1903 à Uskudar (Scutari), alors dans l'Empire ottoman. Il grandit dans une famille modeste : son père, tailleur comme son propre père avant lui, est un homme doux et taciturne ; sa mère, plus expansive, marque son enfance d'une vive sensibilité. Très tôt, le jeune Chahnour se distingue par son goût pour les lettres.

À l'âge de treize ans, il entre au collège dirigé par Chahan Berbérian. Élève brillant, particulièrement en français et en littérature, il adopte en hommage à son directeur le nom de plume de Chahan Chahnour. À dix-huit ans, il obtient un premier prix de poésie pour un poème en prose, *Nuits de pleurs*.

Entre 1921 et 1923, toujours à Istanbul, il s'initie à la photographie, tout en collaborant avec son oncle Téotig à la publication d'un almanach arménien.

TITRE ORIGINAL : *Պճեղ սը անուշ սիրտ*, Paris, 1933.

COPYRIGHT © 1971, 2026, Succession Chahnour Kérestédjian / Arpi Totoyan.

COPYRIGHT © 2026, Éditions Parenthèses pour la présente édition et la postface.

[www.editionsparentheses.com](http://www.editionsparentheses.com)

ISBN 978-2-86364-465-2 / ISSN 1626-2344

En 1923, fuyant les persécutions, il gagne Paris. Il y travaille comme retoucheur en photographie, et restera très attaché à ce premier métier, se souvenant des années plus tard de son « pupitre de retoucheur en chambre ». Très vite, il s'intègre aux milieux littéraires de Montparnasse. Attiré par le surréalisme, il fréquente les cercles intellectuels parisiens et publie, en 1928, son premier poème en français, « Les voisins de chambre », sous le nom d'Armen Lubin. Dès lors, il écrira toute sa vie en français et en arménien.

Au début des années 1930, une première rencontre décisive pour sa future carrière, celle d'André Salmon, écrivain et critique d'art, qui le soutiendra en particulier au début de sa vie parisienne :

*Lorsque j'ai mis les pieds chez les Salmon, il y avait presque dix ans que je naviguais dans Paris, sans avoir jamais pénétré dans une famille.*

Grâce à Salmon, il se lie d'amitié avec de nombreuses figures littéraires françaises, parmi lesquelles Jean Follain, qu'il rencontre en 1931, Max Jacob, ainsi qu'avec

Jean Paulhan et Georges Duhamel. Durant les années trente, il publie plusieurs ouvrages en arménien, dont *La Retraite sans musique* et *La Trahison des Dieux Haralèz*, ainsi que de nombreux articles politiques et littéraires. Déjà reconnu dans le monde arménien, il commence à se faire un nom en France.

Mais en 1936, la maladie frappe : une grave tuberculose osseuse l'oblige à entrer à l'hôpital. Dès lors, sa vie devient un long combat. Multiples hospitalisations, interventions chirurgicales, sanatoriums — à Paris, Pau, Bidart, Labenne, Pessac — rythment plus de vingt années d'existence.

*À l'hôpital il y a un mur plus qu'ailleurs.*

La guerre aggrave encore sa situation : évacué, sans ressources, parfois laissé sans soins adaptés, il traverse des périodes de détresse extrême, allant jusqu'à la tentation du suicide.

Malgré tout, il continue d'écrire.

En 1937, il publie « L'O » dans la revue *Mesures* (n° 4), que dirige Jean Paulhan :

Après un office religieux arménien, il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise le 23 août dans le caveau familial des Missakian.

*Je ne dirai pas qu'il est venu à la poésie ; il me semble  
qu'il s'y est éveillé dès l'enfance, dans un monde qui  
projettera ses feux et ses ombres jusqu'aux derniers  
poèmes<sup>9</sup>.*

Poète de l'exil et de la fragilité, Armen Lubin a fait de la maladie, du déracinement et de la précarité non pas des thèmes pathétiques, mais la matière même d'une poésie nue, rigoureuse, profondément humaine. Figure majeure de la littérature arménienne de la diaspora et voix singulière dans le paysage poétique français du xx<sup>e</sup> siècle, il demeure le témoin lucide d'une existence vécue « entre l'évacuation et la lumière »<sup>10</sup>.

<sup>9</sup> Henri Thomas, « La plainte du mendiant éternel », *Le Monde*, 30 août 1974.

<sup>10</sup> Pour des compléments biographiques sur Armen Lubin (Chahan Chahnour) voir : Philippe Jaccottet, *L'entretien des muses, Chroniques de poésie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 154-157 ; Madeleine Follain, « Chahnour Kérestédjian, dit Armen Lubin », *Cahiers bleus*, n° 32, 1984, « Armen Lubin, l'Étranger », p. 7-10 ; Hélène Gestern, *Armen*, Paris, Arléa, 2020 ; Krikor Chahinian, *Études sur Chahan Chahnour* [en arménien], volume III, Erevan, Éditions Azk, 2016.

## NOTA

La nouvelle *Un brin de cœur tendre* (Պճեղի սրբ արնիշ սիրտ), a été d'abord publiée dans le recueil *La Trahison des Dieux Haralèz*, Paris, Typographie Hagop Der-Hagopian, 1933, p. 149-174 (nouvelle édition : Paris, Imprimerie Haratch, 1971, p. 219-241). Elle a ensuite été reprise en feuilleton dans le quotidien *Haratch* (Paris) du jeudi 23 octobre au vendredi 31 octobre 2003. Krikor Chahinian l'a intégré dans l'anthologie en trois volumes : Chahan Chahnour, *Œuvres*, volume II, Erevan, Éditions Azk, 2016, p. 345-359.

La présente traduction de Arpik Missakian a initialement paru dans *La Nouvelle Revue française*, n° 290, février 1977, p. 24-41.

.....

La traductrice, Arpik Missakian [Paris 1926-2015], a été journaliste et dirigeante de presse arménienne. Elle a animé de 1957 à 2009 le quotidien *Haratch* [En avant], fondé par Chavarche Missakian en 1925.

Elle a également traduit le témoignage de son père : Chavarche Missakian, *Face à l'innommable, Avril 1915*, Marseille, Parenthèses, 2015.

PRÉFACE

« ICI LES  
CHOSSES NOUS  
CORRESPONDENT »  
*(Le Passager  
clandestin)*

par Henri Thomas

Armen Lubin est venu d'Istanbul en France avant sa vingtième année et il y est resté jusqu'à sa mort en 1974. Entre les galetas et les hôpitaux de Paris, les sanas de l'Assistance et le Home de réfugiés où il est mort, il semble qu'il n'y ait pas de place pour le sourire et la joie, et pourtant son œuvre poétique,

si elle répond aux circonstances de sa vie, si elle y trouve sa matière, n'est pas plaintive ni amère. On se souvient de *Transfert nocturne* : le « grand malade », l'infirmes, est transporté sur une civière d'un bâtiment à un autre, par une nuit étoilée ; couché sur le dos, il voit vaciller les constellations au rythme du pas des porteurs. Il éprouve fugitivement la présence universelle, l'immense réalité mouvante avec lui : ce n'est pas une consolation ou une diversion qui distrairait le gisant de sa condition de malade. Seulement il y a autre chose, il y a un ailleurs (la nuit, le ciel, le mouvement), il y a ici et ailleurs ensemble, réunis par le lien à la fois souverain et très frêle d'une conscience, d'une parole. L'homme brisé qui parle dans les poèmes de Lubin ne rassemble pas seulement les éléments de son existence, mais des choses lointaines,

étrangères à lui et comme absentes jusqu'au moment où elles s'intègrent au poème, et alors, par exemple :

*La boîte à outils devient visible  
au sommet de l'Ararat.*

Bien sûr, toute image en poésie vient d'ailleurs, par surprise ; il n'y a pas de poésie qui ne nous dépayse et ne nous ramène au centre en même temps, mais, s'agissant d'Armen Lubin, cela est vrai encore d'une autre manière qui lui est toute particulière et unique dans la poésie contemporaine. En effet, cette parole, ces images, dont d'autres peuvent jouer par pure exubérance, gratuitement, lui sont nécessaires : elles sont pour lui le seul moyen d'être ici, exilé d'une terre qui a été son enfance, d'une société à laquelle la maladie ne lui permet

pas de s'adapter. L'ailleurs pour lui n'est pas l'imaginaire, n'est pas l'inconscient ni le rêve : c'est tout ce qu'il a vécu, tout ce qu'il vit, c'est lui-même éternellement déplacé :

*Ainsi proposé, moi j'admets le corbeau.*

*Ainsi proposé, moi j'admets le glaive nu.*

Le français lui permettait sans doute de se voir, lui-même et sa vie, avec une sorte de détachement ironique, comme invité à une fête toujours un peu insolite, passager clandestin de notre monde. De son œuvre en langue arménienne, qui est considérable (un roman, *Retraite sans musique*, et de nombreuses nouvelles), il ne parlait pas volontiers. Je crois qu'elle était son lien avec ses compatriotes dispersés en tous pays, une affaire de famille presque, à laquelle il ne pensait pas que nous puissions réellement

nous intéresser. Combien tragique cependant, et révélatrice des misères de notre temps. Mais justement : cet ailleurs-là était pour lui comme un secret, une sorte d'héritage inaliénable. La nouvelle ici traduite est un épisode de la légende vraie du peuple arménien.

H. T.

UN BRIN DE CŒUR TENDRE

Un grand paquet sous le bras, elle monta dans le tramway 89, qui va de l'Hôtel de Ville à Clamart.

Le tram se dandina un peu plus que d'habitude, sur ses ressorts. Pour un tram, le poids de la femme qui montait n'était pas du tout méprisable. La corpulente maman portait un chapeau noir, ridiculement petit, ainsi que des sourcils noirs, une lèvre supérieure noire, deux dents noires. Et puis aussi, un noir destin d'Arménienne.

Épraksé *hanoum*<sup>1</sup> alla dans un coin, en disant « pardon » et mit son paquet

<sup>1</sup> Hanoum est un mot turc, voulant dire « dame », employé pour les personnes âgées, respectables.

entre ses jambes. Elle s'installa en poussant un « ouf », passa son billet dans sa bague et promena un regard scrutateur tout autour d'elle.

Juste en face se trouvait un pâle jeune homme, sobrement et convenablement vêtu. S'il n'était pas triste, il était mélancolique et courbé sur lui-même. Épraksé hanoum remarqua que le petit paquet posé sur ses genoux était enveloppé dans un journal arménien. Sans chercher plus loin, elle dit :

— On dirait que je dois te connaître. N'es-tu pas le fils de Parantzèm ?

Non, il n'était pas le fils de Parantzèm, mais il était arménien. Il était tellement surpris, qu'immédiatement il donna son nom : « Garabédian ? Noraïr Garabédian ? Moi, je connais beaucoup de Garabédian.

Es-tu des Garabédian de Marzevan ? De Khaskoy ? C'est drôle tout de même, tu ressembles au fils de Parantzèm. Bien sûr, c'est écrit sur ton visage que tu es arménien. J'ai tout de suite pensé que tu étais de notre sang... que fais-tu ?... Oh, mais dans ce cas, tu dois connaître mes fils... le petit chante la messe, et toi tu ne chantes pas ?... Pourquoi ne fais-tu pas venir ta mère près de toi... ta sœur est-elle plus âgée que toi ? Est-elle mariée ? Mais, que je suis donc folle, va donc élever des enfants et puis n'en profite pas... tu n'es pas mère pour comprendre ce que ça veut dire... Moi je dis à mes fils "Vous êtes mon cœur, mon souffle, ma chair", ça c'est mon baratin à moi. Quand je dis cela, mes fils se moquent de moi. Ils ne savent pas que je le dis exprès, ce que je cherche, c'est

“ N’ayant plus de maison ni logis  
Plus de chambre où se mettre  
Je me suis fabriqué une fenêtre  
Sans rien autour

Poème « Sans rien autour », 1955, extrait.

POSTFACE

# SANS LIENS AUTOUR

par Anouche Kunth

« Cadre étonnant », admet-il à propos de la fenêtre apparue dans l'un de ses poèmes<sup>1</sup>. Armen Lubin dit l'avoir façonnée à ses propres mesures, fenêtre « sans rien autour », enchâssée à son regard et à lui seul. Elle situe un point de vue sur le monde qui n'est pas celui, comme on pourrait le croire, de l'observateur détaché, mais d'un homme dont l'exil a ouvert le champ de vision au plus près des êtres et des choses. Fenêtre mobile, déplacée au gré des circonstances, elle nous rappelle la contingence du voir, sa matérialité, qui est ancrage

dans le réel. Elle est aussi, cette fenêtre, un dispositif patiemment bricolé, sans lequel le poète ne pourrait exercer son art. Un dispositif de captation, ouvrant sur l'intériorité. Plonger dans le tréfonds des âmes, éclairer la part invisible de l'expérience humaine réclame d'ingénieux ajustements.

Cadre étonnant — de ceux qui comptent pour l'auteur — que celui où nous installe *Un brin de cœur tendre* : un tram brinquebalant où, assis, les genoux se touchent. Quelques stations plus loin, aux portes de Paris, un hôtel prend le relais, tram et hôtel rejouant ici le motif erratique de la « maison-wagon » apparu sous la plume d'un autre écrivain, Hagop Aghassian, témoin au début des années vingt de l'exode du peuple arménien ; à ce dernier, les traités de paix n'ont laissé pour territoire que des rails, menant toujours plus loin du pays ancestral<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Armen Lubin, « Sans rien autour », *Les hautes terrasses* [1957], Paris, Gallimard, 2005, p. 137.

<sup>2</sup> Hagop Aghassian (1891-1938), publiciste et écrivain, est traduit, cité et commenté par Dzovinar Kévonian dans « "Hôtel des peuples et maisons-wagons", L'action internationale face aux réfugiés et apatrides arméniens dans les années vingt », in Conseil scientifique international pour l'étude du génocide des Arméniens (dir.), *Le Génocide des Arméniens, Cent ans de recherche (1915-2015)*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 178-191.

À l'intérieur de l'hôtel, le cadre de la nouvelle se redécoupe entre les murs d'une chambre meublée ; là, une armoire s'ouvre sur le secret d'une absence ; une fenêtre, d'où basculer dans le vide et à laquelle se raccrocher. Autant de cadres à portée de main, figurant l'environnement quotidien de deux réfugiés arméniens. Et avec eux, parcourir le « temps rayé<sup>3</sup> » de l'exil.

### GRINCEMENTS

Le « brin » convoque un imaginaire de légèreté, de finesse et, associé à l'énigmatique « cœur tendre », de délicatesse. Or voici que sous la plume d'Armen Lubin surgit une femme massive et sans grâce, comme griffonnée à l'encre noire<sup>4</sup>. Quelques traits épais pour animer sa forte silhouette, encombrée d'un paquet : le brin, est-ce bien elle, qui à grand-peine se hisse à bord du tramway ? La vérité de ce brin apparaîtra dans l'écriture même de Lubin, mélange d'ellipses et de notations d'une grande

<sup>3</sup> Telle est la chute du poème « Sans rien autour », la fenêtre-ciel « parcourant sans ciller / L'espace soumis, le temps rayé », *op. cit.*

<sup>4</sup> Adolescent, Lubin se fit connaître comme caricaturiste en publiant, à partir de 1918, dans la presse arménienne. Il vivait encore à Istanbul et signait de son prénom, « Chahnour » ; cf. Hélène Gestern, *Armen*, Paris, Arléa, 2020, p. 29 sq.

## TABLE

ARMEN LUBIN, biographie	7
PRÉFACE	
« ICI LES CHOSES NOUS CORRESPONDENT » <i>(Le Passager clandestin)</i> Henri Thomas	19
UN BRIN DE CŒUR TENDRE	27
POSTFACE	
SANS LIENS AUTOUR Anouche Kunth	73